

Enfance et jeunesse

Mariamna Vladimirovna Veriofkina est née à Tula au sud de Moscou, dans le palais de son grand-père paternel, le 29 août 1860 suivant le calendrier Julien, soit le 11 septembre selon le calendrier grégorien. Ses parents appartiennent à l'aristocratie russe. Son père est un militaire de haut rang ; sa mère, Elisabeth Daragan, peint des icônes. Les grands-parents maternels, les Daragan, sont très proches de la cour impériale. Au gré des différentes affectations de son père, Marianne passe son enfance et sa jeunesse à Vitebsk et Vilnius, villes qui appartiennent à l'époque à l'Empire russe. Elle reçoit une éducation humaniste qui comprend l'apprentissage des principales langues européennes.

Elle apprend à parler allemand et français au contact de sa grand-mère dont elle se souviendra des paroles : « Tu devras trouver ton bonheur en toi-même ; on t'admira si tu nourris ton esprit et si tu fais preuve d'une grande discipline. Et fais attention aux prétendants qui seront intéressés par tes biens car, ma pauvre fille, tu n'es pas une beauté ! »

À treize ans, une grave maladie, la scarlatine, affaiblit considérablement Marianne qui doit observer un repos absolu. Pendant sa convalescence, elle dessine des « petits bonshommes » sous l'œil bienveillant de sa gouvernante. D'abord en colère contre celle-ci, pour n'avoir pas été assez vigilante, sa mère se montre tout à fait enthousiaste quand elle découvre les dessins : « Ma petite fille, tu as du talent », lui dit-elle. La mère l'encourage et lui fait aussitôt donner des cours. De cette période, Marianne dira : « Je reçois une formation artistique très réglementaire mais je me dispute souvent avec mes professeurs. Mais chacun m'a appris quelque chose ». Marianne n'est pas une enfant gâtée, mais elle a l'habitude d'affirmer sa volonté.

En 1879, le père est muté à Lublin en Pologne, alors province russe. Marianne prend des cours avec le peintre Heinemann à Varsovie et commence à peindre des portraits. Elle est très amie avec Lisa Bella Voss qui partage sa passion pour la peinture et qui deviendra sa belle-sœur, mais cette amitié ne durera pas. La même année, le père acquiert la propriété de

Blagodot : est-ce un cadeau de l'empereur Alexandre II à la suite des bons services rendus ou est-ce un achat ? Ce bien de 2000 hectares près d'Utena, à l'est de la Lituanie, devient la résidence d'été de la famille, le lieu privilégié de Marianne, qui signifie pour elle la liberté, les promenades en barque, la chasse, les lectures des romans français, les courses à cheval avec ses deux frères, Pierre et Vsevolod. Pierre, né en 1862, sera un ami du tsar Nicolas II, il sera général et gouverneur successif des provinces de Kaunas, Vilnius et Talinn ; il manifesterà des idées progressistes quant à la condition des fermiers. Son second frère Vsevolod, né en 1872, deviendra magistrat.

À Blagodot, son père lui a fait construire un petit atelier où elle réunit ses amis pour peindre et discuter. Mais Blagodot veut dire aussi amour, éveil des sens. Alors qu'elle se sent laide, avec des yeux de vache (comme disait sa grand-mère) et une trop grande bouche, mais qu'elle se sait intelligente, un jeune homme tombe amoureux d'elle ; ils se voient tous les étés. A-t-elle trop lu de romans français ? Car tout fait penser au romantisme : les vastes plaines, le vent qui souffle, les promenades en barque, les gens qui travaillent dans les champs.

Marianne passe les vingt-deux premières années de sa vie à Vilnius et Lublin, villes cosmopolites qui avaient été victimes de fortes répressions. Cet environnement ethnique, culturel et religieux varié a certainement contribué à un fort sentiment de tolérance

et d'ouverture d'esprit chez Marianne et lui a permis de rejoindre facilement les milieux multinationaux qu'elle fréquentera tout au long de sa vie.

La population locale avait résisté à l'annexion et avait combattu contre les occupants ; le dernier soulèvement à grande échelle a été cruellement réprimé par l'armée tsariste en 1863, alors que Marianne avait trois ans. Ainsi, elle a grandi lors d'une période post-révolte au sein d'une population fortement opposée à la Russie tsariste et à ses fonctionnaires. En tant que fille d'un général tsariste, elle a certainement senti l'attitude hostile de la communauté ; néanmoins, elle a essayé de maintenir de bonnes relations avec la population locale et a continué les activités caritatives de sa mère, Elizaveta Werefkin, soignant les paysans lituaniens et leurs enfants dans leur domaine et leur fournissant des médicaments. Elle s'efforce d'entretenir des relations amicales avec les domestiques, notamment au domaine familial. Son père et ses proches lui reprochaient souvent d'être trop familière et extravagante avec le personnel, mais Marianne prête peu d'attention à leurs préoccupations, écrivant dans une lettre à son père : « Entre autres, toutes ces extravagances ont produit des résultats inattendus ; étant arrivés à Blagodot presque comme des ennemis, nous ne sommes plus des extraterrestres maintenant, mais plus proches des habitants que certains des maîtres précédents ». Mais, pourtant, certains voisins bien attentionnés écrivent à son père que sa fille donne des fêtes, que les invités

sont des inconnus, qu'elle se pavane avec de joyeux lurons, qu'elle s'habille trop frivolement, en tout cas pas comme devrait le faire une dame. Marianne répond à son père qu'elle ne peut pas porter sa garde-robe de bal dans les bois de Blagodat et qu'elle se moque bien de ce que disent ces soi-disant charmants voisins.

Entre 1883 et 1885, à Moscou, elle suivra les cours d'un peintre, sculpteur et architecte, Illarion Prjanischnikow, qui appartient au groupe des « Ambulants », peintres se détournant du classicisme et se consacrant à des thèmes sociaux. Elle peint principalement des portraits et fait d'énormes progrès. « Je peins des visages *en face* (en français), des visages *en profil* (en français), des visages *trois quarts* (en français) ». Lors du couronnement d'Alexandre III en 1883, elle s'insurge des fastes préparatifs face à la misère qui règne à Moscou : des chemins impraticables, une épouvantable odeur de pourriture, la neige qui tombe des toits en ce mois de mars sur la tête des passants.

En 1885, sa mère, avec laquelle elle entretenait des relations très proches, décède, alors que Marianne n'a que vingt-cinq ans. Elle écrit à son père : « Ma vie a perdu toute gaieté mais je vais continuer à peindre, car c'était son souhait. Parce qu'elle a mis dans ce souhait toute son âme ». Tous les printemps suivants auront le goût amer de cet évènement. Pour Marianne, sa mère n'aura pas été seulement une enseignante importante et une confidente mais elle aura trouvé auprès d'elle

compréhension et consolation durant toute sa jeunesse. « Maman a voulu me protéger de tout apitoiement et sentimentalité. Elle me souhaitait tout le bonheur qu'elle n'a pas eu, la liberté artistique et l'indépendance personnelle, pour que je n'ai pas à considérer un mari comme un maître ». Et elle n'oubliera jamais cette phrase de sa mère : « L'art est une maîtresse exigeante, elle demande tout son homme... ».

En 1886, Marianne poursuit sa formation avec le célèbre peintre Répine, maître du réalisme russe, chef de file du mouvement des *Ambulants*, qui sera son professeur pendant dix ans et qui la nommera tantôt la « Velasquez russe », tantôt la « Rembrandt russe ». En plus de cet enseignement qui porte principalement sur la peinture réaliste, Marianne aborde d'autres sujets : l'histoire, la politique et la littérature. Elle se passionne pour les écrivains : Shakespeare, Goethe, Musset, Théophile Gauthier ; les peintres Rubens, Horace Vernet, Delacroix, Ingres, Corot. Elle découvre l'impressionnisme. À Saint-Pétersbourg, elle réunit un petit cercle d'amis et d'artistes auxquels elle lit des passages d'œuvres littéraires ; on y parle de Manet, Monet, Renoir, Degas. Elle se sent très proche de la culture française et elle fait sienne la devise de la France « liberté, égalité, fraternité ». Grâce à ses connaissances linguistiques, elle peut traduire les œuvres françaises en russe, et on souligne son intelligence bien supérieure à celle de ceux qu'elle réunit. Bien que d'un milieu aisé, elle respecte les

petites gens, et sa peinture des années 1880 à 1896 en sera marquée. « Il n’y a pas de grandes ou de petites gens, il n’y a que des êtres humains », écrit-elle. Elle a des positions très critiques sur le sort des ouvriers ou employés exploités. En témoignent ses peintures comme *Le cocher* ou *Départ pour Blagodat*. À cette époque, elle peint aussi de magnifiques portraits à la Vermeer, comme celui de Vera Répine, la femme du peintre.



Départ pour Blagodat, 1880 (huile sur toile).



Portrait de Vera Répine, 1881 (huile sur toile).

En 1887, son père est nommé commandant de la citadelle Pierre et Paul de Saint-Pétersbourg. Il tient absolument à ce que sa fille vienne vivre avec lui, ce qu'elle accepte, mais de mauvaise grâce. Cette citadelle, qui sert à l'époque de prison, et où Dostoïevski a été enfermé trente ans plus tôt avant d'être envoyé en Sibérie, elle l'aura toujours en horreur. Ils y logent, elle croit entendre des cris qui s'en échappent ; elle éprouve de la culpabilité, à tel point qu'elle se sent proche de ces révolutionnaires qui se

font torturer. Cette sensibilité sera importante pour la suite. Marianne continue à vivre très librement, cela lui arrive parfois de galoper sur sa jument à travers la citadelle et de passer au milieu des gardes bien alignés en rang, même quand le tsar Alexandre III est présent pour une parade, ce qui le fait sourire et l'amuse.

À Blagodat elle aime chasser. À l'âge de 28 ans elle demande à son père de lui offrir une trompe de chasse. Mais, lors d'une partie de chasse en 1888, elle se blesse à la main droite, ce qui l'oblige à interrompre pendant un an son travail d'artiste. Il est même question d'amputation. Elle y verra comme un châtiment. Ses rêves de devenir artiste s'envolent, a-t-elle été trop ambitieuse, punie ? Elle essaie en vain de peindre avec la main gauche mais, au bout de beaucoup d'efforts, elle se confectionne une attelle qu'elle tient entre le pouce et l'index. Par la suite, elle s'habitue à peindre en tenant le pinceau entre le médius et l'annulaire. Un jeune médecin, Wassily Lesin, la soigne et tombe amoureux d'elle. Marianne supporte mal la passion qu'elle lui inspire et se moque de lui : « il s'agenouille devant moi comme devant un autel ». « Je lui permets d'embrasser mon cou et mes épaules. Il me touche comme si j'étais la plus sainte parmi les saintes ». Il veut être digne d'elle et ne demandera sa main que lorsqu'il gagnera assez d'argent ou lorsqu'il aura fait des recherches importantes susceptibles de lui permettre d'avoir un foyer. Le père de Marianne accède à sa demande mais Marianne refuse, car elle a

rencontré un bel officier, Alexej Jawlensky, à qui elle donne des cours d'art dans l'école de Répine.

Son travail est apprécié, elle participe en 1890 à la première exposition de la société des artistes de Saint-Pétersbourg et, en 1892, à une tournée en Pologne et en Russie avec l'association des expositions itinérantes. Répine la félicite et lui dit que son art s'apparente à la tradition des grands maîtres italiens et espagnols. Elle utilise des nuances du clair-obscur pour rendre compte de la personnalité des sujets qu'elle peint. Pour Répine, l'objectif de son enseignement n'est pas seulement de reproduire la nature ou le portrait mais, surtout, de faire transparaître les expressions et les émotions. Il est non seulement admiratif mais amoureux. Il écrira, en pensant aux cours qu'il lui donnait : « les heures matinales que je lui ai consacrées sont les plus belles de ma vie... des heures qui ont éclairé ou assombri mon quotidien, elle est à tout instant dans ma tête, dans mon cœur, dans mes désirs ».

La rencontre avec Jawlensky

Le bel officier qui lui a été présenté par Répine s'appelle Alexej Jawlensky, né le 13 mars 1864 à Torjok en Russie. Il est le fils d'une famille d'officiers ayant peu de biens. À la différence de Marianne qui bénéficie d'une éducation riche en art, littérature et philosophie, son milieu ne favorise pas les

talents d'artiste. À dix-huit ans il découvre son goût pour la peinture en visitant une exposition à Moscou, un peu comme Kandinsky dont la passion pour l'art s'est révélée à la vue du tableau de Monet, *Les Meules*. Il commence des études d'art parallèlement à sa formation d'officier à Saint-Pétersbourg. À leur première rencontre, Marianne dit qu'il est pauvre comme une « souris d'église » mais qu'il lui plaît, bien qu'il soit un coureur de jupons. Jawlensky ne s'en cache pas. Une anecdote court à son sujet : invité chez un officier, il fait le tour de la maison accompagnée de la maîtresse de maison pendant que les autres invités jouent aux cartes. Quand il revient, après sa visite, le mari de la dame lui dit : « Lieutenant, votre ceinturon est défait ».

Mais Marianne, surprise par son talent, a l'intention de se consacrer totalement à lui. Elle est séduite par ses paroles qui lui correspondent : « L'art est mon idéal, c'est ce qu'il y a de plus sacré, et c'est ce que mon âme et tout mon moi cherchent ». Elle obtient l'autorisation de son père de l'inviter à Blagodat. Son père, qui ne peut rien lui refuser, est sensible aux arguments de Marianne et ne voudrait pas être responsable de ne pas avoir favorisé un tel talent. Marianne est infiniment reconnaissante à son père et apprécie sa tendresse envers elle. De toutes les personnes l'entourant, son père est la personne qu'elle estime le plus. Elle portera son médaillon jusqu'à la fin de ses jours.